

ANNE CHASAUD

JACQUELINE



Anne Chasaud

Jacqueline

© Anne Chasaud, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0731-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Depuis quelques années déjà, je suis très tourmenté par le temps qui passe.

Lorsque je me mets à penser à ces heures qui défilent chaque jour et qui constituent ce qu'est ma vie avec un début et une fin, j'ai parfois de profondes bouffées d'angoisse.

Je suis alors obligé de m'extraire du monde qui m'entoure pendant quelques instants en fermant les yeux et en prenant de profondes inspirations. Je retrouve alors mes esprits et ma relative sérénité.

C'est un fait : chaque journée, chaque nuit, chaque heure, chaque minute qui passe me rapproche un peu plus du moment où je quitterai cette Terre. C'est ainsi, je ne peux rien y faire et je sais bien que chacun de nous connaîtra le même sort. Aussi, pour ne pas laisser trop de place à mes angoisses et accepter cette situation, je ressens le besoin d'employer chaque instant du mieux que je peux pour ne pas le gâcher. Il faudrait que je vive tout le temps intensément, pleinement. C'est là que la situation se complique pour moi... Je suis comme tout le monde : je travaille, je pars parfois en vacances, j'ai quelques loisirs, finalement assez banals, des obligations et des contraintes.

Dans ce contexte, j'aimerais cependant réussir à vivre des expériences marquantes, capables de changer les choses pour moi et pour les autres. Je voudrais connaître, chaque jour, des expériences qui illumineraient la vie et lui donneraient le sens profond que je lui cherche. Je pense que cela me permettrait d'accepter qu'elle défile sans que je ne puisse rien y faire. Je souhaiterais vivre des événements qui m'amèneraient à voir le monde sous un nouvel angle pour mieux l'apprécier. J'aimerais n'avoir aucun regret et me coucher chaque soir en me disant que j'ai vécu une incroyable journée, digne de la chance que j'ai d'avoir vu le jour.

Cet objectif de vie incroyable que je me fixe me terrifie, car je ne me sens pas à la hauteur pour l'atteindre. Je crois qu'en réalité, je n'ai pas assez de courage pour tenter de nouvelles expériences !

Aussi, au lieu d'avoir des projets qui me permettent de m'approcher de mon objectif et qui donneraient le sens que je cherche à la vie, je me suis enfermé dans une routine rassurante. Une routine qui m'empêche de me projeter dans un quelconque changement et donc dans un quelconque projet. Ma routine s'articule autour de mon travail, qui occupe une grande partie de ma journée, et de mes sorties entre copains quelques soirs de semaine. Et puis, je consacre également du temps à quelques séances de sport hebdomadaires : un peu de tennis et quelques entraînements à la salle de sport. Quant à mes sorties, elles ont

lieu toujours dans les mêmes endroits, presque aux mêmes heures et assez souvent les mêmes jours de semaine avec les mêmes personnes.

Cette routine me donne un cadre strict et élimine l'imprévu et l'incertitude. Elle me donne surtout l'impression que le temps ne passe pas. Dans mon quotidien, il est presque arrêté. Il sera toujours temps, plus tard, d'en sortir pour commencer ma vraie vie et faire des projets qui lui donneront tout son sens. Ma routine est une sorte de cocon dans lequel je ne vois pas le temps passer. Une espèce de boucle infinie dont je sortirai un jour pour vivre de grands moments dignes de la vie que j'imagine. Mais aujourd'hui, je n'en ai pas le courage.

Si je pars en voyage, par exemple, si je change de travail pour me lancer de nouveaux défis professionnels ou bien si je me mets à apprendre une nouvelle langue, une fois mon projet réalisé, j'aurai l'impression d'avoir avancé dans la vie. Je me rendrai ainsi compte qu'elle passe. En ne faisant rien qui sorte de mes habitudes, c'est comme si je figeais le temps. J'ai toujours la perspective d'un après, dans lequel ma vie défilera. Le temps est ainsi figé dans mon quotidien.

J'ai beaucoup réfléchi à la cause de cette situation et à mes aspirations contraires à la routine monotone que je me suis construite. Je crois bien que tout cela vient d'un traumatisme que j'ai vécu dans mon enfance.

Lorsque j'avais sept ans, la sœur aînée de ma grand-mère que j'ai à peine connue est partie à la retraite. Elle avait travaillé toute sa vie en tant qu'infirmière dans un hôpital. Elle parlait très souvent de son départ à la retraite comme du commencement d'une nouvelle vie. Presque comme du commencement de sa vie. Elle voulait découvrir le monde, apprendre à jouer de la trompette, s'investir dans une association humanitaire. Elle était pleine d'énergie et avait plein de projets ! De nombreuses envies qu'elle allait enfin concrétiser durant sa retraite, maintenant qu'elle avait du temps. Mes parents parlaient beaucoup d'elle et de toute l'énergie que lui donnaient ses nouvelles idées. Ils disaient aussi que c'était vraiment dommage d'avoir attendu tout ce temps pour les réaliser, qu'elle aurait dû en profiter avant.

Quelques semaines après son départ à la retraite, cette femme a été renversée par un bus en traversant en dehors du passage piéton. Elle se dépêchait pour se rendre dans une agence de voyages avant qu'elle ne ferme et n'a pas regardé en traversant. Elle est morte sur le coup et tous ses projets se sont envolés avec elle.

Cet événement traumatisant aurait dû me montrer la voie à suivre : ne pas attendre pour vivre ce qu'on a envie de vivre et foncer ! Mais cela a eu l'effet totalement inverse sur moi. Ma vérité, du haut de mes sept ans, c'était qu'elle était sortie de sa routine et de son quotidien qu'elle s'était construits durant toutes ces années et que cela l'avait tuée. Elle avait voulu plus que ce qu'elle avait et cela l'avait tuée.

Finalement, il valait mieux ne pas tenter d'aller vers l'inconnu et rester bien ancré dans un quotidien maîtrisé.

Elle était aussi sortie du cadre en prenant la décision de traverser hors du passage piéton, chose qui, d'après une conversation que j'avais surprise en écoutant à la porte de la cuisine, ne lui était jamais arrivée. Une mauvaise décision qui lui avait coûté la vie.

Aussi, en plus de mon incapacité à sortir de ma routine, j'avais développé une certaine angoisse à l'idée des mauvais choix que je pourrais faire et qui conduiraient à ma perte.

Mes parents, eux, vivaient pleinement et faisaient sans relâche des voyages et de nouvelles rencontres. Ils avaient récemment créé un site Internet pour partager toutes leurs bonnes idées et leurs bons plans. Le décès de la sœur de ma grand-mère avait renforcé leur dynamisme et leur énergie pour partir à la conquête du monde.

Après cet événement, ils m'avaient emmené voir différents psychologues durant mon enfance et mon adolescence pour m'aider à sortir du schéma que je m'étais construit, mais aucun n'avait réussi à calmer mes angoisses et à changer mon mode de fonctionnement. Aussi, j'ai appris à vivre avec. Je suis quelqu'un d'équilibré avec une bonne hygiène de vie et quelques passions pas très originales.

J'aime la routine.

Je m'appelle Samuel.

CHAPITRE 1

Lundi – La femme assise sur un banc du parc des Écureuils

Chaque soir, en rentrant du bureau, je traverse un petit parc qui se situe à quelques mètres seulement de la sortie du métro. Ce parc joue plusieurs rôles dans la vie de ceux qui le fréquentent. C'est à la fois une aire de jeux pour les enfants et un espace de repos baigné de verdure, avec quelques bancs ombragés, pour les citadins qui cherchent un peu de nature dans une ville si bétonnée.

Ce parc a la particularité d'avoir deux entrées qui font également office de sorties. Cela ne facilite pas la surveillance des enfants. Il est tout en longueur, bordé, de chaque côté, de grands érables. J'y pénètre par une entrée, celle qui se situe très proche de ma station de métro, avant de ressortir, après quelques minutes de marche seulement, de l'autre côté, au pied de mon immeuble.

Ce parc, qui s'appelle le parc des Écureuils – bien que je n'y aie jamais croisé aucun écureuil –, n'est pas bien grand, mais on y trouve tout le nécessaire pour que les enfants s'y amusent. Deux balançoires et un toboggan font la joie des écoliers. Il y a aussi quelques arbres bien enracinés, avec des branches solides sur lesquelles les enfants les plus intrépides s'amuse à grimper. Leurs nounous les y emmènent après une journée bien studieuse et leurs parents les y accompagnent aussi chaque week-end lorsque les quatre murs de leur appartement deviennent trop étroits pour canaliser toute leur énergie.

J'habite au premier étage, dans l'immeuble récent dont l'entrée se situe à proximité immédiate de l'entrée du parc. Mon balcon donne d'ailleurs sur celui-ci et il m'est déjà arrivé de me retrouver nez à nez avec l'un de ces enfants qui avait grimpé plus haut que les autres dans l'un des érables.

Cette rencontre inattendue, alors que je buvais un café au soleil dans la chaise longue qui rentre à peine dans cet espace extérieur exigü, dont j'ai le luxe de bénéficier en plein centre-ville, m'avait beaucoup amusé.

Cela fait maintenant deux ans que je suis installé dans ce modeste studio. Je pourrais déménager pour un peu plus grand, mais je m'y suis attaché et j'apprécie finalement le fait de ne vivre que dans une seule pièce. Cela m'oblige

à ne pas entasser tout un tas d'objets divers et variés, et souvent superflus, et à me concentrer sur l'essentiel. Et puis, un déménagement, c'est un grand bouleversement et une source de stress dont j'accepte de me passer volontiers. Je préfère garder mes habitudes de vie.

À l'heure à laquelle je traverse le parc des Écureuils, peu de temps avant sa fermeture, il n'y a quasiment plus personne. La plupart des enfants sont rentrés prendre leurs bains et leurs cris de joie ont laissé place au silence. Bientôt, un gardien viendra fermer les deux grilles et la nuit prendra possession des lieux avant qu'une nouvelle journée animée ne vienne redonner vie à cet espace, dès le lendemain.

Depuis quelques semaines maintenant, elle est là, presque chaque jour. Au début, je passais près d'elle sans vraiment la regarder, marchant de mon pas vif pour atteindre la sortie du parc. Je voulais rentrer chez moi au plus vite pour me poser dans mon canapé et faire défiler des contenus qui vident la tête, sur mon téléphone.

Cette femme est assise sur l'un des deux bancs face aux balançoires, toujours le même et toujours du même côté du banc pour profiter de l'ombre d'un érable. C'est presque comme si cette place lui était maintenant réservée. La plupart du temps, elle regarde dans le vague, mais parfois, lorsqu'un jeune enfant, encore présent à cette heure de la journée, s'assoit près d'elle, elle sourit timidement en le regardant tendrement. Son visage ridé, marqué par le temps qui est passé, s'illumine alors pendant un court instant.

Les premières fois, donc, je passais d'un pas rapide, comme à mon habitude, devant cette femme recroquevillée sur son banc. Puis je me suis surpris à traverser le parc de plus en plus lentement, en la regardant de loin. J'ai maintenant envie de l'observer un peu plus attentivement. Cette femme m'intrigue et j'ai envie de savoir qui elle est et pourquoi elle vient chaque jour s'asseoir ici depuis quelques semaines. Peut-être les beaux jours l'ont-ils simplement incitée à sortir de chez elle...

Lors de mes derniers passages dans ce parc, je me suis même régulièrement arrêté au niveau de la poubelle, pas loin de son banc, pour y vider mes poches. J'ai toujours une bricole à jeter ; un vieux mouchoir ou un ticket de caisse. Et tout en jetant mes déchets dans la grande poubelle en plastique grise, j'observe ses imperceptibles mouvements et essaie de déceler quelque émotion sur son visage.

Et puis, un soir de printemps, après une journée particulièrement éprouvante au sein du cabinet de recrutement pour lequel je travaille, je décide de m'asseoir

sur le banc à côté d'elle. Pas trop près, mais pas à l'autre bout du banc non plus. La température est assez douce pour avoir envie de prolonger ma journée à l'extérieur, et ma curiosité pour cette femme déborde, je dois la satisfaire.

Je laisse donc une certaine distance entre elle et moi pour ne pas la faire fuir, mais j'ai tout de même envie qu'elle remarque ma présence et peut-être même qu'elle m'adresse la parole.

Je n'ai pas d'idée précise en tête, pas de question à lui poser ; j'ai simplement envie de comprendre ce que cette femme fait là chaque jour, depuis de nombreuses semaines. Pourquoi reste-t-elle immobile, presque figée, à regarder la vie qui passe, sans essayer d'y prendre part, excepté quelques légers sourires que l'on distingue à peine sur son visage ?

Le parc ferme dans trente minutes, le gardien sera bientôt là et j'espère bien pouvoir discuter avec elle durant cet intervalle. Je la regarde, elle tourne la tête vers moi et je lui demande alors comment elle s'appelle :

« Jacqueline, me répond-elle, et vous ?

— Samuel, je lui réponds à mon tour. »

Puis, je ne sais pour quelle raison, comme si finalement j'avais envie de garder le mystère, je me lève et je pars, la laissant sur son banc.

Jaqueline, c'est amusant, c'est le prénom du professeur de géographie que j'avais au collège. Une professeure qui donnait envie de voyager à toute la classe, sauf à moi qui ne voyais pas l'intérêt de quitter mon confort pour aller m'exposer à un quelconque danger loin de mon domicile.

CHAPITRE 2

Mardi – Il est parti

Le lendemain, en sortant du métro, je me demande si je dois passer par le parc ou bien le contourner en faisant le tour du pâté de maisons.

Ma journée s'est terminée par l'entretien d'un candidat particulièrement pénible qui m'a posé des questions uniquement sur les avantages que lui offrait la mission et non pas sur le poste en lui-même : la cantine était-elle bonne, les bureaux avaient-ils des terrasses agréables pour pouvoir fumer, allait-il bénéficier d'un fauteuil ergonomique... Bref, vraiment rien de très intéressant et cet échange m'a beaucoup agacé. Étant professionnel, je n'ai rien laissé paraître et ai poursuivi l'entretien comme à mon habitude. Cela m'a demandé un gros effort et j'ai maintenant simplement envie de m'installer dans mon canapé et de ne rien faire.

En traversant le parc, j'ai aussi peur de me sentir obligé de devoir m'asseoir à côté de Jacqueline pour lui tenir compagnie. J'ai peur de me sentir contraint de lui faire la conversation, alors que je suis exténué et ai très envie d'aller me réfugier chez moi. Comme si le simple fait d'avoir échangé nos prénoms hier me forçait aujourd'hui à me préoccuper dorénavant de son sort. Je crains de créer une relation avec cette femme qui deviendrait alors peut-être dépendante de notre rencontre quotidienne. J'ai sûrement un peu trop d'imagination... J'ai tout de même le sentiment que cette femme est très seule. Et cela me touche. C'est peut-être son regard triste, porté par ses grands yeux clairs, presque délavés, ou bien ses vêtements qui me laissent le penser. Elle porte un long manteau gris, pas très épais, qui descend juste assez pour lui couvrir les genoux. Ses cheveux sont gris, presque de la même couleur que son manteau. Ils sont attachés et forment un petit chignon bas. Elle n'est pas maquillée et son visage est pâle.

Je décide malgré tout de traverser le parc des Écureuils, encouragé par cette curiosité naissante, et même de venir lui tenir compagnie quelques instants, comme je l'ai fait hier. Lorsque je m'assois sur le banc, elle tourne la tête vers moi et me sourit :

« Bonjour, Samuel. Je vous vois passer chaque jour, le pas pressé de rentrer chez vous, sauf hier où vous m'avez saluée ; j'en ai été très heureuse ! Votre